





Les oranges ne sont  
pas les seuls fruits

Du même auteur

*La Passion de Napoléon*  
Éditions Robert Laffont, 1989

*Écrit sur le corps*  
Éditions Plon, 1993

*Le Sexe des cerises*  
Éditions Plon, 1995

*Art et mensonges*  
Éditions Plon, 1998

*Powerbook*  
Éditions de l'Olivier, 2002

*Garder la flamme*  
Éditions Melville, 2006

*Pourquoi être heureux quand on peut être normal ?*  
Éditions de l'Olivier, 2012

JEANETTE WINTERSON

# Les oranges ne sont pas les seuls fruits

*traduit de l'anglais par Kim Trân*

*édition révisée par Hélène Cohen*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage  
a paru chez Pandora Press en 1985,  
sous le titre : *Oranges are not the only fruit.*

Une première édition  
des *Oranges ne sont pas les seuls fruits* a paru en 1991  
aux Éditions des Femmes.  
La présente traduction a été revue  
conformément au texte d'origine.

ISBN 978.2.82360.032.2

© Jeanette Winterson, 1985.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Gill Saunders et Fang le chat*





« Lorsque l'on utilise des écorces épaisses,  
la surface doit être écumée soigneusement,  
car sinon il se forme une mousse  
qui gâtera l'aspect final. »

Extrait de *L'Art de préparer la marmelade* de Mrs Beeton

« Les oranges ne sont pas les seuls fruits. »

Nell Gwynn



# GENÈSE



Comme la plupart des gens, j'ai longtemps vécu avec ma mère et mon père. Mon père aimait regarder les combats de catch, ma mère, elle, aimait catcher ; peu importe contre qui ou quoi. Elle était toujours prête à monter sur le ring.

Elle mettait à sécher ses draps les jours de grand vent. Elle voulait vraiment que les mormons viennent frapper à sa porte. Au moment des élections dans notre ville ouvrière qui votait travailliste, elle collait l'affiche du candidat conservateur à sa fenêtre.

Elle n'avait pas d'opinions nuancées. Il y avait ses amis et ses ennemis.

Ses ennemis étaient : le Diable (sous toutes ses formes)

les Voisins d'à côté

le sexe (sous toutes ses formes)

les limaces

Ses amis étaient : Dieu

notre chienne

tante Madge

les romans de Charlotte Brontë

les granulés antilimaces

et moi, au début. J'étais venue la rejoindre pour l'aider dans sa lutte contre le Reste du monde. Son attitude vis-à-vis de la

procréation était ambiguë ; ce n'est pas qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfants, mais plutôt qu'elle n'avait pas envie d'en faire. Elle en voulait beaucoup à la Vierge Marie de l'avoir précédée. Faute de mieux, elle s'était débrouillée pour se procurer un enfant abandonné. Moi, en l'occurrence.

Je ne me souviens pas d'un temps où je n'aie pas su que j'étais à part. On ne tirait pas les rois, car elle disait qu'il n'y avait qu'un seul roi en ce monde, mais on mangeait de l'agneau. Dans un de mes premiers souvenirs, je suis assise à califourchon sur un mouton, à Pâques, tandis qu'elle me raconte l'histoire de l'agneau du sacrifice. Agneau que nous mangions le dimanche avec des pommes de terre.

Le dimanche était le jour du Seigneur, le jour le plus animé de la semaine ; on avait un combiné radio-pick-up avec un imposant châssis en acajou et un bouton dodu en bakélite pour chercher les stations. En général, on écoutait le programme de variétés, mais, le dimanche, c'était toujours *L'Office du monde*, afin que ma mère puisse suivre la progression de nos missionnaires. On avait une très belle Carte des missionnaires. D'un côté, il y avait tous les pays et, de l'autre, un tableau numéroté répertoriant les Tribus et leurs Particularités. Mon préféré était le numéro 16, la tribu du Buzule des Carpates. Ils croyaient que si une souris trouvait des cheveux qui vous appartenaient et les utilisait pour faire son nid, vous attrapiez mal à la tête. Si le nid était suffisamment grand, vous pouviez devenir fou. Je crois qu'aucun missionnaire ne leur avait jamais rendu visite.

Ma mère se levait tôt le dimanche et ne permettait à personne d'entrer dans le salon avant dix heures. C'était son lieu de prière et de méditation. Elle priait toujours debout, à cause de ses genoux, tout comme Bonaparte donnait toujours ses ordres à cheval, à cause de sa taille. Je pense que le plaisir que tirait

ma mère de sa relation avec Dieu était en grande partie dû à une question de position. Elle était adepte de l'Ancien Testament jusqu'au bout des ongles. L'humble et doux agneau pascal ne l'intéressait pas ; c'était une femme de terrain qui se tenait en première ligne aux côtés des prophètes et qui n'hésitait pas à aller boudier sous les arbres lorsque la calamité invoquée ne se produisait pas. Ce qui était assez rare ; quant à déterminer si c'était sa volonté ou celle de Dieu, je ne sais pas.

Elle priait toujours de la même manière. D'abord, elle remerciait Dieu de lui avoir accordé encore un jour de vie, puis elle Le remerciait d'avoir épargné le monde. Ensuite, elle évoquait ses ennemis, sujet qui faisait, chez elle, office de catéchisme.

Dès que la phrase « La vengeance est mienne, dit le Seigneur » faisait trembler le mur de la cuisine, je mettais la bouilloire sur le feu. Le temps que mettaient l'eau à bouillir et le thé à infuser correspondait à la dernière partie de sa prière, c'est-à-dire l'énumération des malades. Elle était très assidue. Je versais le lait, elle entrait dans la cuisine et, avalant une grande gorgée de thé, elle prononçait l'une des trois phrases suivantes :

« Le Seigneur est bon. » (Regard glacial sur l'arrière-cour.)

« Qu'est-ce que c'est que ce thé ? » (Regard glacial sur moi.)

« Quel est le plus vieil homme de la Bible ? »

La numéro 3, bien sûr, pouvait varier, mais il s'agissait toujours d'une question sur la Bible. À l'église, il y avait souvent des concours de devinettes bibliques et ma mère aimait bien que je gagne. Lorsque je connaissais la réponse, elle me posait une autre question ; lorsque je ne la connaissais pas, elle se mettait en colère, mais pas pour longtemps, heureusement, parce qu'il fallait qu'on écoute notre émission. C'était toujours le même rituel ; on s'asseyait de chaque côté de la radio, ma mère avec son thé, moi avec un bloc-notes et un stylo ; en face

de nous, il y avait la Carte des missionnaires. La voix lointaine qui sortait du poste nous donnait des nouvelles sur la progression des missionnaires, les nouveaux convertis, les problèmes rencontrés. À la fin, on nous invitait à joindre NOS PRIÈRES. Je devais tout noter par écrit afin que ma mère puisse faire son rapport à l'église le soir même. Elle était Secrétaire missionnaire. Le Rapport sur les missionnaires était pour moi une affaire de la plus haute importance parce que notre repas de midi en dépendait. Si tout se passait bien, s'il n'y avait pas eu de morts et si l'on avait fait beaucoup de nouveaux convertis, ma mère mettait un rôti au four. Si les Païens s'étaient montrés d'humeur non seulement obstinée, mais assassine, elle passait le reste de la matinée à écouter *Les Morceaux de piété sélectionnés par Jim Reeves* et on mangeait des œufs à la coque avec des mouillettes. Son mari était un homme accommodant, mais je savais que ça le déprimait. Il aurait bien fait cuire le rôti lui-même si ma mère n'avait pas été convaincue qu'elle était la seule, à la maison, capable de distinguer une casserole d'un piano. Selon nous, elle avait tort, mais selon elle, elle avait raison, et c'était ça le principal.

On arrivait quand même à bout de ces matinées, et, l'après-midi, elle et moi allions promener la chienne pendant que mon père nettoyait nos chaussures. « On peut savoir de quoi sont faits les gens rien qu'en regardant leurs chaussures, disait ma mère. Il n'y a qu'à voir les Voisins d'à côté. »

« Ils boivent, disait-elle sévèrement lorsque nous passions devant leur maison. C'est pour ça qu'ils achètent tout d'occasion chez Maxi Ball. Le Diable lui-même est un ivrogne. » (Il lui arrivait parfois d'arranger la théologie à son goût.)

Maxi Ball avait un entrepôt ; les vêtements y étaient bon marché mais de mauvaise qualité et sentaient la colle indus-



trielle. Les désespérés, les crasseux et les misérables se querrelaient là tous les samedis matin, grappillaient ce qu'ils pouvaient et marchandait les prix. Ma mère aurait préféré ne pas manger plutôt que d'être vue chez Maxi Ball. Elle m'avait inspiré une sainte horreur de l'endroit. Ce n'était pas très juste de sa part, parce que beaucoup de gens que nous connaissions y allaient, mais elle n'a jamais été un modèle d'équité, elle aimait ou elle haïssait, et il se trouve qu'elle haïssait Maxi Ball. Une fois, en hiver, elle avait été obligée d'y aller pour acheter un corset. Au milieu de la communion, ce même dimanche, une des baleines s'était échappée du corset pour se loger dans son ventre. Elle avait dû attendre une heure sans pouvoir rien faire. De retour chez nous, elle avait déchiré le corset et utilisé les baleines comme tuteurs pour les géraniums, sauf un petit bout qu'elle m'avait donné. Je l'ai toujours, et chaque fois que je suis tentée par une solution de facilité, j'y repense et je change d'avis.

Ma mère et moi nous dirigions vers la colline qui dominait notre rue. On habitait une ville volée aux vallées, pelotonnée sur elle-même, pleine de cheminées, de petites boutiques et de maisons sans jardin adossées les unes aux autres. Les collines nous entouraient de toutes parts ; la nôtre s'élançait vers la chaîne des Pennines, ponctuée çà et là par une ferme ou un vestige de la guerre. Autrefois, il y avait eu un tas de vieux tanks mais le conseil municipal les avait fait enlever. La ville ressemblait à une grosse tache noire dont les rues s'écartaient pour s'enfoncer dans la verdure et escalader les pentes. Notre maison se trouvait presque au sommet d'une rue toute en longueur, une rue pavée aux trottoirs dallés. Lorsqu'on monte sur la colline et qu'on regarde en bas, on peut tout voir, comme Jésus sur le pinacle, sauf qu'ici ce n'est pas vraiment beau. Sur la droite, il

y avait le viaduc, et, sous le viaduc, le terrain d'Ellison où la fête foraine avait lieu une fois par an. J'avais le droit d'y aller à condition de rapporter une boîte pleine de baies de sureau à ma mère. Les baies de sureau ressemblent à des crottes de lapin et on les met dans une sauce peu épaisse faite avec du bouillon et de la bouillie à la bohémienne. Elles ont un goût fabuleux. Les bohémiens semaient la pagaille, faisaient la fête toute la nuit et ma mère les traitait de fornicateurs, mais, dans l'ensemble, on s'entendait très bien avec eux. Ils fermaient les yeux lorsque des pommes d'amour disparaissaient et parfois, quand on n'avait pas assez d'argent et qu'il n'y avait pas trop de monde, ils nous laissaient monter dans les autos tamponneuses. On se bagarrait autour des roulettes, les enfants de ma rue contre les riches de l'Avenue. Les riches étaient inscrits chez les scouts et les jeannettes et ils ne mangeaient pas à la cantine.

Un jour que je ramassais les baies de sureau et que j'étais sur le point de rentrer à la maison, la vieille femme m'a saisi la main. J'ai cru qu'elle allait me mordre. Elle a regardé ma paume et elle a ri. « Toi, tu ne te marieras jamais, m'a-t-elle dit, et tu ne tiendras jamais en place. » Elle ne m'a pas demandé d'argent pour le sureau et m'a dit de rentrer vite fait à la maison. J'ai couru tout le long du chemin, en essayant de comprendre ce qu'elle avait voulu dire. Je n'avais pas pensé à me marier, de toute façon. Je connaissais deux dames qui n'avaient pas de mari ; mais elles étaient vieilles, aussi vieilles que ma mère. Elles tenaient la librairie et parfois, le mercredi, elles me donnaient une barre à la banane avec ma bande dessinée. Je les aimais beaucoup et je parlais beaucoup d'elles à ma mère. Un jour, elles m'ont demandé si j'aimerais aller à la mer avec elles. Je suis rentrée à la maison en courant, j'ai annoncé la nouvelle à toute vitesse et j'avais commencé à vider ma tirelire

pour m'acheter une nouvelle pelle, lorsque ma mère a dit non, d'un ton ferme et définitif. Je n'ai pas compris pourquoi et elle n'a pas voulu m'expliquer. Elle ne m'a même pas laissée aller dire que je ne pourrais pas venir. Par la suite, elle a mis fin à mon abonnement et m'a dit d'aller acheter ma bande dessinée dans une autre librairie, plus loin. Je l'ai bien regretté. Chez Grimsby, on ne me donnait jamais de barres à la banane. Quinze jours plus tard, j'ai entendu ma mère parler de cette histoire à Mrs White. Elle disait que les deux dames étaient des marchandes de Passions contre Nature. J'ai cru qu'elle voulait dire qu'elles mettaient des produits chimiques dans leurs bonbons.

Ma mère et moi montions jusqu'à ce que la ville disparaisse derrière nous, puis on arrivait au monument aux morts tout au sommet. Le vent soufflait toujours fort et ma mère était obligée de mettre des épingles à chapeau supplémentaires. En général, elle portait un foulard, mais pas le dimanche. On s'asseyait au pied du monument et ma mère remerciait Dieu de nous avoir permis d'atteindre le sommet de la colline. Puis elle improvisait sur la nature du monde, la folie de ses peuples et le courroux divin qui devait inévitablement s'ensuivre. Après, elle me racontait l'histoire d'un brave homme qui avait renoncé aux plaisirs de la chair et s'était mis au service du Seigneur...

Il y avait l'histoire du « ramoneur converti », un dégénéré crasseux qui s'adonnait à l'alcool et au vice et qui avait subitement trouvé le Seigneur alors qu'il récurait un conduit de cheminée. Il était resté si longtemps en extase dans sa cheminée que ses amis crurent qu'il avait perdu connaissance. Avec beaucoup de difficultés, ils le persuadèrent de sortir ; son visage, déclarèrent-ils, bien qu'il fût à peine visible à cause de la suie, resplendissait comme celui d'un ange. Il se mit à donner des cours de catéchisme et mourut quelque temps après, dans la

gloire de Dieu. Il y avait beaucoup d'autres histoires ; ma favorite est celle du « Géant Alléluia », un monstre de deux mètres et demi auquel les fidèles, à force de prières, avaient réussi à faire perdre un bon demi-mètre.

De temps à autre, ma mère aimait me raconter l'histoire de sa propre conversion ; c'était une histoire très romantique. Je me dis parfois que si les éditeurs Mills et Boon avaient placé l'évangélisme au cœur de leur collection de romans à l'eau de rose, ma mère aurait été une vedette.

Un soir, par erreur, elle s'était retrouvée dans la Croisade de Gloire du pasteur Spratt. La Croisade se déroulait sous un chapiteau dressé sur un terrain vague et, chaque soir, le pasteur Spratt décrivait le sort des damnés et accomplissait des guérisons miraculeuses. Il était très impressionnant. Ma mère disait qu'il ressemblait à Errol Flynn, sauf que lui avait l'air d'un saint. Beaucoup de femmes trouvèrent le Seigneur cette semaine-là. Une partie du charisme du pasteur Spratt lui venait de l'époque où il était directeur de la publicité chez les Fers forgés Rathbone. Il savait appâter le client. « Il n'y a rien de mal à ça », avait-il répondu au journal *La Chronique*, qui lui avait demandé non sans un certain cynisme pourquoi il offrait des plantes vertes aux nouveaux convertis. « Le Seigneur nous a ordonné d'être Pêcheurs d'Hommes. » Lorsque ma mère entendit l'appel, elle reçut en cadeau un exemplaire des Psaumes et on lui demanda de choisir entre un cactus de Noël (non florifère) et un muguet. Elle prit le muguet. Lorsque mon père se rendit à la séance du lendemain soir, elle lui dit de bien faire attention à prendre le cactus, mais quand son tour arriva, il n'y en avait plus. « Il n'est pas du genre à se mettre en avant, disait-elle souvent, ajoutant après une petite pause : Dieu le bénisse. »

Mes parents hébergèrent le pasteur Spratt jusqu'à la fin de

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Impression : xxx  
Dépôt légal : mai 2012. n° 999 (00000)  
*Imprimé en France*

